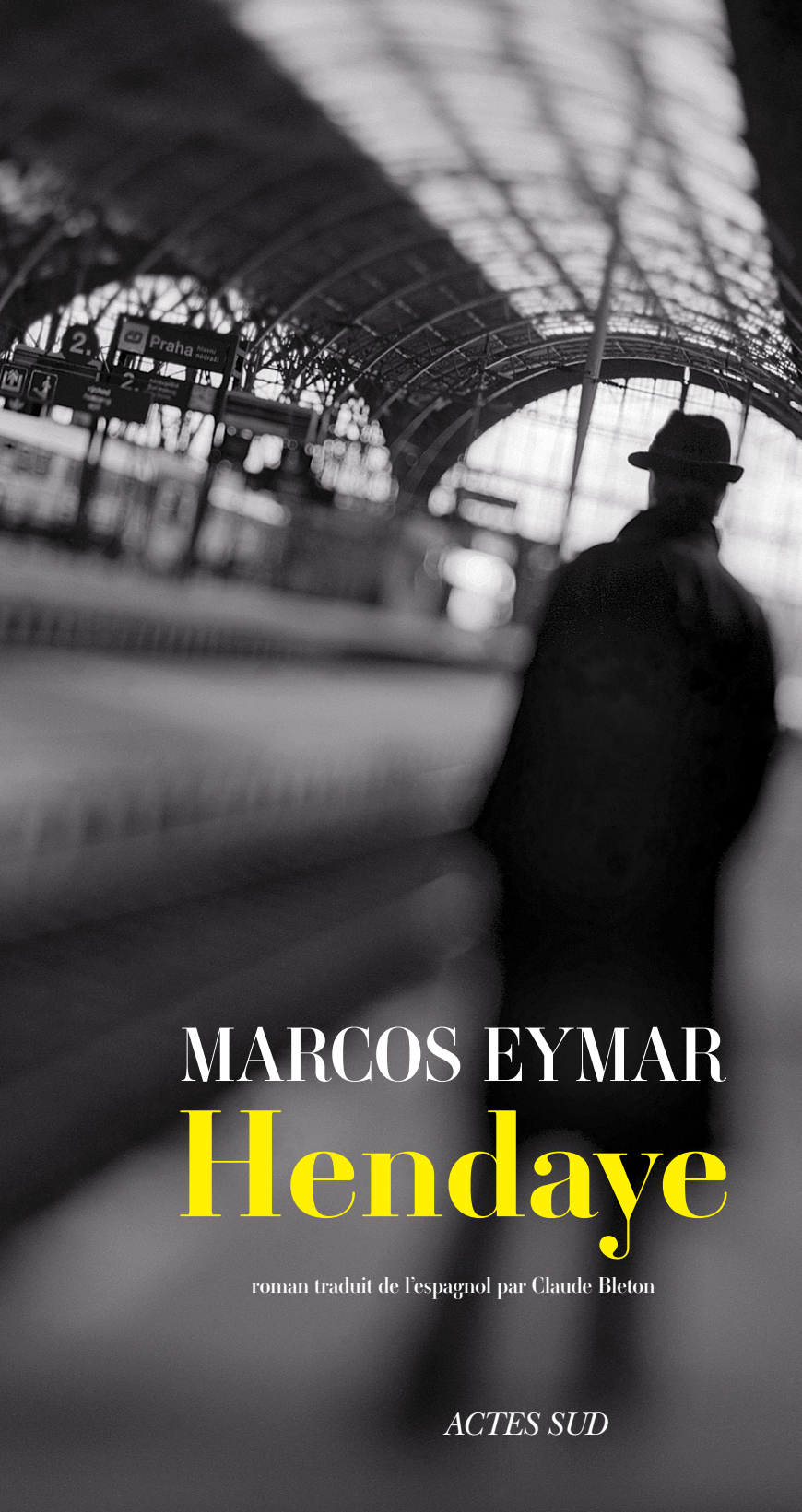


MARCOS EYMAR

Hendaye

roman traduit de l'espagnol par Claude Bleton

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans une vieille méthode d'espagnol trouvée chez un bouquiniste, Jacques a bien du mal à reconnaître la langue ardente de ses tantes venues à Paris pleurer la mort de sa mère. Il sombre dans l'alcool et quitte son emploi pour se lancer à corps perdu dans l'apprentissage obsessionnel de cette langue maternelle interdite, convaincu qu'elle seule peut expliquer les fractures de son enfance (l'émigration de ses parents dans les années 1960, l'énigmatique disparition du père communiste, le passé trouble de la mère). Bientôt il se voit proposer de faire franchir à une mystérieuse mallette la frontière des Pyrénées, lors d'hypnotiques allers-retours par le train de nuit. S'installe alors un périlleux va-et-vient entre Paris et Madrid, le français et l'espagnol, le passé et le présent pour cet homme impliqué à son corps défendant dans une dangereuse affaire criminelle de contrebande et une impossible histoire de fascination sexuelle et linguistique.

Sous ses allures de roman policier, ce livre écrit dans une langue très singulière dit la difficulté de se structurer sans le recours de la langue identitaire, et de n'avoir que la frontière pour condition et patrie.

MARCOS EYMAR

Né à Madrid en 1979, Marcos Eymar est titulaire d'un doctorat de lettres (Paris-III) et enseigne à l'université d'Orléans. Il est l'auteur de nombreux articles sur le bilinguisme, la traduction, la médiation culturelle et la littérature hispanique contemporaine et a publié aux éditions de L'Harmattan, en 2011, La Langue plurielle : le bilinguisme franco-espagnol dans la littérature hispano-américaine *(1890-1950), et le recueil* Llaves en mano, *inédit en France.*

Photographie de couverture : *Railway Station* © Keith Carter

"Lettres hispaniques"

Le traducteur tient à remercier l'auteur pour sa présence inlassable
et son implication créatrice dans la version française.

Non, je ne regrette rien, la chanson citée p. 24, a été écrite par Michel Vaucaire, composée par Charles Dumont et interprétée, entre autres, par Édith Piaf
© SEMI SOCIÉTÉ

Titre original :
Hendaya
Éditeur original :
Editorial Oceano, Mexico
© Marcos Eymar, 2013
publié avec l'accord de VicLit Agencia Literaria

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05828-9

MARCOS EYMAR

Hendaye

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Comment traverser la frontière quand on la porte en soi ?

Adam Kovacevic,
Contre-espaces.

I

D'un moment à l'autre ils franchiront cette porte et se mettront à poser des questions. Tu ne sais pas à quoi ils ressembleront, quelle langue ils parleront, mais tu sais déjà qu'il est trop tard pour envisager la fuite. Tu es arrivé au bout du chemin. Le lieu n'a rien de spécial en soi. Des affiches de femmes à demi nues, un sol crasseux, un éclairage au néon : c'est aussi triste que n'importe quel bar routier au petit matin. Et pourtant, il n'y a pas de doute : la fin de l'histoire est ici.

Ils seront deux, ou trois ; en tout cas un effectif réduit. Ils seront détendus, convaincus de ta soumission, comme une bande d'amis qui s'apprêtent à boire une dernière tournée. Ils n'auront pas beaucoup à chercher : tu es le seul client de l'établissement. Tu te trompes peut-être, mais tu es sûr qu'ils ne t'emmèneront pas tout de suite. D'un geste ferme, ils te pousseront à une table du fond et t'offriront peut-être même un verre.

— Il y en a qui ont de la chance, et il y a toi, diront-ils. Quand nous t'emmènerons, tu seras l'assassin le plus paumé de la terre. La vérité n'aura aucune importance ; regarde ce qu'en pensent les avocats et les journalistes. Mais si tu veux nous la dire maintenant,

n'hésite pas. On a encore le temps. Ça peut nous servir, à toi je ne sais pas. Il paraît que parfois ça soulage, de s'en débarrasser.

La vérité. Pourquoi pas ? Voilà des années que tu n'avais pas entendu ce mot. Tu essaies d'oublier la douleur à l'épaule et tu commandes un autre brandy Veterano, en te demandant comment démarrer le récit qu'ils voudront entendre. Il te vient en mémoire un soir, il y a environ deux mois. Un 20 octobre, par exemple. Un début comme un autre. Un homme d'âge moyen, crâne dégarni et chaussures neuves, traîne une lourde valise bleue dans la salle des pas perdus de la gare d'Austerlitz. Pasos perdidos. Pasos contados. En espagnol, dit-on qu'ils sont perdus, ou seulement comptés ? Tu n'en es pas sûr, mais eux ils s'en moqueront, que tu ne saches pas parler ta langue maternelle. Ils voudront savoir tout de suite ce que contient la valise. Et le protagoniste de ton récit l'ignore. Il sent seulement qu'il a du mal à la porter, que le cuir de la poignée s'incruste dans ses paumes moites. Il dirait qu'elle pèse plus lourd que jamais, mais ce n'est qu'une illusion : toutes les semaines il est assailli par le même doute. Ne pas savoir ce qu'il y a dedans, voilà ce qui la rend plus lourde.

Ils insisteront. Tu donneras un renseignement auquel on ne croira sans doute pas : l'homme l'a récupérée quelques minutes auparavant dans un entrepôt du quai de la gare. Le rendez-vous avait été pris par téléphone. Depuis qu'il a commencé ce travail, trois semaines auparavant, la livraison a toujours eu lieu dans des endroits différents. Le Sud-Américain tatoué qui la lui a remise était un parfait inconnu et il n'a pas prononcé un mot. La valise a un cadenas, et même dans le cas contraire, il ne

l'aurait pas ouverte : il y a longtemps qu'il a renoncé à la curiosité.

Sa mission, leur expliqueras-tu, n'est pas compliquée. Il s'agit simplement de passer inaperçu, d'être un voyageur parmi les centaines qui envahissent les quais. Il a toujours eu un don pour l'insignifiance, mais maintenant que c'est une obligation, il a l'impression que tout le monde l'observe. La marchande de journaux, les hommes d'affaires et les enfants lui lancent des regards furtifs, comme s'ils savaient qu'il est simplement un acteur. Pourtant, il ne joue pas. Pas vraiment. Son train part à dix-neuf heures quinze, avec une destination – ou un destin ? – qui défile à toute vitesse sur le grand panneau des départs. N'est-ce pas suffisant ?

Les yeux dans la gare lui répondent par la négative. Nerveux, il décide de se réfugier dans les toilettes pour handicapés. Ses préférées. Elles sont plus propres, plus commodes et plus spacieuses. Assis sur la cuvette, il lit les inscriptions obscènes sur les murs. *Bite, chatte, fils de pute*. Ces mots lui semblent chauds, protecteurs. Ce n'est pas pour rien que ce sont les premiers qu'on apprend dans une langue. Il y a aussi des adresses mail et des numéros de téléphone accompagnés de propositions crues. À quoi peut ressembler la vie sexuelle d'un handicapé ?

Devant eux, tu ne pourras pas te permettre ces divagations. Revenons à nos moutons, diront-ils, on ne va pas y passer la journée. Même si c'est difficile, tu devras t'en tenir aux faits. L'homme sort des toilettes sans se laver les mains ni se regarder dans la glace. Des pigeons répugnants où miroitent des éclats de grosses mouches bleues, aux pattes réduites à l'état de moignons par leurs propres chiures corrosives,

volent sous le haut plafond de la gare. Il avance sur le quai où les amoureux se disent adieu, se regarde dans les fenêtres teintées du train de nuit *Francisco de Goya* et s'imagine dans la peau d'un agent secret, avec plus de cheveux et moins de kilos, flou, presque intéressant sous son déguisement de civil. Arrivé devant la portière de son wagon-lit, il se retourne : personne ne l'a suivi. Ses paumes sont une flaque de sueur quand il montre son billet et sa carte d'identité française, avec ce nom sans *ñ* auquel il n'a jamais cru : Jacques Munoz.

— Bon voyage, dit le contrôleur.

Il a beau s'appliquer chaque jour à réserver sa place dans un wagon différent, les employés du train commencent à le connaître. Il perçoit une menace dans leur ton familier. Poussant la valise dans l'étroit couloir, il tombe sur un géant tout de noir vêtu. Cette chevelure grisonnante et ces immenses oreilles, il les a déjà vues. Voilà qui accroît son inquiétude. Dans le compartiment, il essaie en haletant de mettre l'énorme valise dans le filet, au-dessus des couchettes. Il y parvient enfin, se frotte les mains sur son pantalon et boit une gorgée d'eau à la bouteille que la compagnie des wagons-lits offre aux voyageurs. Au-dessus, la valise semble avoir grossi. Il serre les dents, ressort dans le couloir, regarde de chaque côté. Le géant de noir vêtu a disparu.

Un peu rassuré, Jacques – ainsi l'appelleras-tu tout au long de cette histoire, même si ce nom sonne encore faux dans ta bouche – retourne à sa place près de la fenêtre et se plaît à imaginer ses compagnons de voyage. Un Parisien qui étudie le flamenco ? Un curé qui se rend à un congrès de théologie ? Un cadre qui a peur de l'avion ? Depuis que les vols

sont moins chers, dans les trains on ne trouve plus que des vieux et des névrosés. Il déplore une fois de plus que les compartiments ne soient pas mixtes, quand apparaît à la porte un jeune chevelu en tee-shirt noir et agressif.

En réalité, maintenant, tu ne te rappelles pas si cette nuit-là le compagnon de Jacques était le musicien hippy qui voulait fumer un joint dans le compartiment, ou ce vieux gaga qui passait son temps à parler tout seul. Qu'est-ce que ça ferait ? Qu'est-ce que ça fait ? À force de voyager, les visages finissent par se confondre, comme les temps des verbes. Tes interrogateurs s'en ficheront que ce soit l'un ou l'autre. Ils n'étaient pas là pour détecter maintenant tes mensonges. Le jeune salue, met son sac dans le filet, s'installe en face et feuillette *Odisea*, l'illisible revue de la RENFE, fouille dans ses poches, résiste en vain au besoin de rompre le silence.

Les haut-parleurs annoncent que le départ est imminent.

— Nous sommes seuls ? demande enfin le jeune homme.

— Ils monteront plus tard, répond Jacques.

— Il y a beaucoup d'arrêts avant Madrid ?

— Blois, Poitiers, Hendaye, Vitoria, Burgos, Valladolid.

L'inconnu le regarde avec curiosité.

— Vous le prenez souvent ?

— Assez. Je voyage tout le temps.

Au cours de ces trajets en train, Jacques a été courtier en Bourse, ouvrier, joueur d'échecs, agent d'assurances. Il s'est inventé des vies par précaution et ensuite, presque à son insu, par pur plaisir.

— Je suis exterminateur de pigeons, ajoute-t-il.

Le train démarre après une brève secousse, comme si ce mouvement brusque l'avait détaché de la réalité. L'espace d'un instant, il semble hésiter à entreprendre ce voyage, et le corps est emporté par le vertige de son indécision. Mais il n'y a plus de retour en arrière possible. Les panneaux, les hangars, les poteaux, les parkings et les usines se succèdent aussi vite que les mots :

— Je viens de Berlin et je vais à Madrid. Partout le même problème. Les villes ne savent pas quoi faire. Les pigeons salissent tout, détruisent les monuments. Mon entreprise a inventé un poison très efficace. Vous connaissez la situation en Espagne… ?

Tu ne devrais pas avoir peur. Ta main ne devrait pas trembler en prenant le verre de brandy. Jacques a improvisé des dizaines de récits pour les inconnus. Il faudra en faire autant quand tes interrogateurs entreront par cette porte. Peu importe qu'alors le train soit arrivé depuis longtemps à sa gare de destination et que l'histoire que tu auras à inventer soit la dernière, la tienne.

II

Ils voudront savoir comment Jacques s'est fourré dans cette histoire. C'est logique. Lui-même se pose souvent la question, surtout les nuits qu'il passe dans le train. Il dort bien, dans ces couchettes étroites, sauf si un de ses compagnons de voyage ronfle, ou transporte un de ces fromages puants français qui, comme le jasmin ou les figuiers, sentent plus fort la nuit. Cependant, il se réveille toujours à la frontière. Le *Francisco de Goya* doit alors adapter ses roues à l'écartement des voies espagnoles, et pendant quelques instants un léger tremblement s'empare des couchettes ; il ouvre les yeux dans l'obscurité, transpercée par les lumières de la gare. Les cahots du train font bégayer le temps. Avec un frémissement d'incrédulité, il se dit que c'est un rêve, il ne peut pas être déjà à Hendaye.

Hendaye : toute l'histoire de Jacques tourne autour de ce lieu qu'il n'a visité que dans ses rêves. Pour l'expliquer à ses interrogateurs, tu devras revenir très en arrière, avant même sa naissance. Mais tu n'oses pas. Pas encore. Se souvenir est douloureux : au lieu d'un demi-siècle, tu remonteras de cinq mois, jusqu'à cet étouffant soir de mai, dans un funérarium de la banlieue parisienne.

Tu as une vision claire de la scène : Jacques est assis dans un fauteuil en skaï marron, les yeux rivés sur des fleurs en plastique. Il est en costume du dimanche. Il s'est fait une raie sur le côté et s'est coupé les ongles. Il ne va pas recevoir le prix du meilleur employé, décerné tous les mois par la Poste. Il ne va pas non plus se marier. De l'autre côté du verre dépoli, sa mère gît, paisiblement, le duvet du menton rasé, les irisations violettes du visage noyées sous une poudre correctrice verte.

Inutile de donner trop de détails. Tout le monde s'est déjà retrouvé dans ce genre de pièce, on dirait la salle d'attente d'un dentiste, avec vue sur le parking et minibar sans boissons alcoolisées. En contemplant l'aquarelle accrochée au mur, Jacques a l'impression que dans tous les lieux du monde il doit y avoir une pièce identique, qu'en ce moment des millions de proches imaginent le visage d'un parent décédé devant le même paysage alpin aux couleurs douceâtres.

Celui de sa mère n'a jamais rien eu de spécial, leur affirmeras-tu. Une fois, au collège, une fille lui avait demandé si sa maman était jolie ou moche, et Jacques n'avait pas su quoi répondre. En général, les hommes ignoraient son visage et s'adressaient directement à son cent dix de poitrine. Derrière le verre dépoli, la mort s'est contentée d'accentuer le contraste : au-dessus de l'épaule, le masque repoussant d'une servante alcoolique ; en dessous, un corps assoupi, encore présentable. Il se détache de l'ensemble une faible odeur de désinfectant, comme si sa mère, avant de s'en aller pour toujours, avait décidé d'entreprendre le grand nettoyage. Tout rayonne dans la petite salle, tout est inhumainement brillant. Comme un sou

neuf, songe-t-il. Como los chorros del oro, diras-tu tout haut, reprenant une des dernières expressions apprises dans sa méthode d'espagnol.

Jusqu'alors, la veillée a été calme. En l'espace de deux heures, une ancienne collègue de travail portugaise et une nonne de l'asile où elle a passé ses dernières années. Fatigué, Jacques ferme les yeux. Une famille a dû louer les services d'un orchestre de chambre, car sur le fond musical se superpose soudain une mélodie plus alerte, qui ressemble à celle que, parfois, venue d'on ne sait où, il croira entendre dans son compartiment. De la chapelle multiconfessionnelle voisine lui parvient aussi le ronron d'une prière à un dieu muet. Jacques pressent la menace de la torpeur et saisit un des magazines posés sur la table. Dans les pages intérieures est proposé un service innovant, il s'agit d'un diamant créé à partir du carbone des cheveux discrètement prélevés sur la nuque de l'être aimé. Le résultat, lit-il, taille rond brillant, princesse ou radiant, est un symbole de vie porteur d'une valeur émotionnelle unique, qui assure la transmission de la mémoire, de génération en génération.

Soudain, un concert de voix envahit le couloir. La porte s'ouvre et cinq inconnus font irruption dans la salle. Jacques observe avec surprise les visages tannés, sillonnés de ces rides profondes qui marquent les paysans, sortes de reflets de la terre labourée.

— Jacobito ?

Avant qu'il ait pu réagir, la femme lui caresse la joue et, de l'autre main, dérange les rares cheveux qui lui restent, au milieu des cris et des soupirs.

— Ah, Virgen Santa! La dernière fois que je t'ai vu, tu étais un morveux qui avait peur des génisses.

C'est pas croyable ! Comme le temps passe ! On aura beau me pincer, je ne saignerai pas, parole ! Ne me dis pas que tu as oublié la tía Obdulia, celle qui te préparait ces bonnes migas le jour de la Saint-Pantaléon…

Confusément lui reviennent en mémoire les vestiges de son unique et bref passage à Malpartida de la Vega, le village natal de sa mère, il y a une quarantaine d'années. L'odeur d'étable ; le museau des lapins ; deux cochons en train de copuler. Les animaux résistent mieux à l'oubli que ces visages maltraités par la vie.

— Yo no sais pas… Yo croyais que vous arribáis mañana…

Depuis le temps qu'il ne l'a pas parlé, son espagnol est devenu un obscur charabia de touriste. Et pourtant, Obdulia a l'air de comprendre :

— Finalement, le fils de la Victoria nous a trouvé un vol sur *Interné*. On a pris l'avion ce matin même. Faut voir comme ces bestioles cavalent ! Bon, regarde, voici mes sœurs avec leur légitime : Puri, Lorenza, Manolo, Victorino.

Après les présentations, il les conduit dans la petite salle voisine, où est exposé le corps de sa mère. Les trois sœurs se signent à l'unisson et entourent la défunte de leurs gémissements : Qué desgracia ! Prenda de mi alma ! Que Dios te tenga en su seno ! Quel grand malheur. Perle de mon âme. Que Dieu t'accueille dans son giron. Et pendant ce temps, un des maris regarde les voitures sur le parking, tandis que l'autre tambourine du bout des doigts sur le cercueil, comme pour évaluer la qualité du bois.

— Et le Christ ? demande soudain Obdulia.

Jacques se met à bafouiller une explication sur l'esprit laïque, que la sœur interrompt aussitôt :

— Écoute, hijo mío, moi je suis de la campagne, et ces philosophies, pour moi, c'est du chinois. Moi, je dis qu'une veillée sans un Christ, c'est comme un jardin sans fleurs. Vamos, ne me dis pas que ta mère n'était pas bigote quand elle vivait au village ! On ne demande pas la lune, solo un crucifijo, on en trouve dans n'importe quel endroit décent. On ne sait jamais, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tu risques de lui bousiller son salut !

Quelques minutes plus tard, Jacques se dirige vers la réception en compagnie de Victorino. L'employé du funérarium fouille dans les tiroirs du comptoir, mais ne trouve rien. Il les emmène alors dans un sous-sol où sont entassés des couvercles de cercueils, des produits d'entretien, des couronnes de fleurs. Après avoir beaucoup cherché, il tombe sur une croix en bois très banale.

— Une croix nue, ça ira ?

Avant de retourner à la veillée, Victorino s'arrête aux toilettes. Tout en secouant interminablement les gouttes devant l'urinoir, il fait quelques commentaires coquins sur les Parisiennes. De retour dans la petite salle, Jacques retrouve les odeurs de sueur et de terre. Personne n'ose soulever les mains du cadavre et on pose la croix dans son giron, presque à la hauteur du sexe.

— La pauvre est beaucoup mieux comme ça, avec le Seigneur tout proche.

— On dirait qu'elle dort.

— Tu as vu comme elle ressemble à maman. Il faut le voir pour le croire.

— Elle a souffert autant, la malheureuse. Et pourtant je lui ai dit et répété de revenir par chez nous, que l'étranger, c'était bien du tracas. Mais tu penses,